

## LE CHEVALIER BAYARD

*CADIC, Bret. III, 89-97 = CADIC, C. Basse-Bret., 26-36. Chevalier Bayard.*

Un fils de roi de France qui s'appelait le chevalier Bayard avait une envie folle de courir le monde. Ça lui tenait tant au cœur qu'un jour, en dépit de ses parents, il partit monté sur son cheval de guerre et accompagné de son serviteur Izanik. Il avait une bourse bien garnie, mais il eut tôt fait de la dépenser, car il ne rencontrait pas une infortune sans qu'il ne s'empressât de la soulager. À bout de ressources, il arriva dans un château abandonné, rempli d'armes et entouré d'une forêt des plus giboyeuses.

Il s'y installa, sûr désormais de ne pas mourir de faim : « Tu garderas la maison et tu prépareras le dîner, dit-il à son valet; moi je vais chasser. »

Il chassa si bien qu'à son retour, le soir, il avait peine à emporter toutes les bêtes tuées.

« Bonne affaire, pensa Izanik, voilà le moyen de remonter nos finances » ; et il s'en fut proposer les meilleures pièces au recteur de la paroisse voisine. Il reçut en échange sept écus neufs.

Le lendemain, le gibier était encore plus abondant et Izanik qui s'était rendu chez le maire en retirait quatorze écus.

Le surlendemain, le prince eut tant de succès que la vente de ses lièvres, de ses perdrix et de ses faisans lui rapportait vingt-huit écus chez une riche douairière du pays.

La fortune recommençait à lui sourire ; il allait pouvoir reprendre la suite de son voyage. Or une singulière aventure l'attendait à cette heure.

Comme il courait la forêt, le quatrième jour, il rencontra dans un sentier une femelle de sanglier entourée de ses neuf marcassins. Déjà il épaulait et il se préparait à tirer, quand voilà la bête qui se met à parler : « Jeune homme, dit-elle, d'une voix douce qui rappelait celle d'une jeune femme, abaissez votre arme. Je ne suis pas l'animal que vous supposez et, pour vous le prouver, je vous déclare sans autre préambule que je veux me marier avec vous. »

Le chevalier Bayard eut un haut-le-corps et recula d'effroi.

« Plutôt mourir ! » s'écria-t-il, et vivement il grimpa dans un arbre pour se mettre à l'abri. En un clin d'œil l'arbre fut par terre, renversé par les neuf marcassins qui s'étaient vigoureusement attaqués aux racines. « Vous avez le choix, reprit la bête. Si vous ne donnez pas votre consentement, j'aurai votre vie. Il vous reste la nuit pour réfléchir. »

Pour mieux montrer sa ferme résolution, elle le suivit au château, accompagnée de ses petits.

Grande fut la surprise d'Izanik, en apprenant l'extraordinaire rencontre. Son indignation ne fut pas moindre. « Le fils de mon roi épouser une laie ! jamais, ce n'était pas possible ! »

La réponse du recteur fut la même : « Il n'est pas encore d'usage que les chrétiens épousent des bêtes. Je ne bénirai pas ce mariage. »

Mais le jour suivant, le recteur avait changé d'avis. Il avait dans l'intervalle reçu une lettre de la singulière créature et il faut croire qu'elle était assez probante, car il répondait sur-le-champ qu'il n'avait plus aucune objection à formuler.

Cependant la nuit qui précéda les fiançailles fut terriblement angoissante pour le malheureux prince. Que signifiait ce mystère ? Quelle était cette femelle d'animal sauvage qui prétendait unir son existence à la sienne ? À diverses reprises il envoya Izanik observer ce qu'elle faisait avec ses petits dans l'écurie où elle était enfermée. Chaque fois Izanik apportait une réponse identique : « Je n'ai rien remarqué, mais j'ai entendu un vacarme épouvantable. »

Une dernière fois il fut plus heureux et le rayonnement de son visage, quand il revint, montrait la joie qu'il ressentait. En mettant l'œil à la serrure, il avait vu l'écurie brillamment éclairée,

transformée en une superbe salle de palais étincelante d'objets précieux. Au milieu, était assise sur un trône une dame d'une beauté éblouissante et autour d'elle neuf jeunes filles aussi belles qui lui tressaient les cheveux. Sous les coups de peigne, une cascade de louis d'or jaillissait des cheveux, au point que le parquet en était couvert.

Avec quelle joie le chevalier Bayard accueillit cette nouvelle, on le devine. Ce fut avec enthousiasme qu'il se rendit à l'église pour les fiançailles.

Le mariage avait été fixé à huit jours plus tard. Dans l'intervalle ils ne devaient pas se revoir. Au début, le prince tint facilement son engagement, occupé à ses préparatifs de noces. Mais pour un homme qui aime, huit jours sont bien longs. Le septième soir, il n'était plus maître de lui et il ne put s'empêcher d'aller observer par le trou de la serrure les faits et gestes de sa future. Il l'aperçut métamorphosée en une princesse ravissante et peignant ses cheveux d'or. Funeste indiscretion, hélas! sa fiancée elle aussi avait senti sa présence derrière la porte et la colère s'était emparée d'elle. Elle apparut, dans ses superbes ornements, et ses paroles furent pour prendre congé : « Prince, s'écria-t-elle, l'acte que vous avez commis est un manque de loyauté. Il appelle une sanction. Je ne saurais plus être à vous présentement. Si vous voulez me retrouver, apprenez que ma demeure est entre la mer noire et la mer bleue, réunie à l'une et à l'autre par trois chaînes d'or et trois chaînes d'argent. Adieu. »

Elle dit et elle disparut.

La douleur du chevalier Bayard fut immense, mais sa résolution fut vite prise.

Laisant Izanik au château jusqu'à son retour, il partit avec deux chevaux.

Or, en montant une colline un matin, il aperçut deux charretiers qui, malgré leurs jurons retentissants et leurs fouets, ne réussissaient pas à dégager leurs attelages embourbés. « Hé ! voyageur, lui crièrent les hommes, prêtez-nous donc vos chevaux pour un coup de collier. - Vous prêter mes chevaux, répliqua-t-il, non pas. Je ne prête jamais rien. Prenez-les. Je ne vous demande en échange que de prier pour moi, afin que je retrouve sans tarder la princesse aux cheveux d'or » ; et tandis que les charretiers se jetaient à genoux, il continua sa route à pied.

Il arriva, avec la nuit, dans une forêt touffue et chercha un abri. Une bizarre construction parmi les maîtresses branches d'un chêne énorme, attira son regard. Ça ressemblait à une hutte de charbonnier qui aurait servi de poste d'observation pour surveiller les alentours. Il y grimpa et y trouva un lit de branchages et de feuilles sèches dans lequel il se coucha avec délices.

Il dormait déjà, quand, sur le coup de minuit, un bruit formidable le réveilla en sursaut. On aurait dit le fracas d'une tempête. Le puissant chêne vacillait sur ses racines. Un homme montait. Vivement il se cacha sous le lit. Il était temps : l'homme entra, un géant, et il se frottait les mains de joie, et il murmurait entre ses dents : « Quelle bonne journée aujourd'hui! non vraiment, je n'ai jamais fait une aussi belle trouvaille : une paire de bottes qui me permettent de parcourir cent lieues à chaque enjambée. »

Il n'y avait pas une heure que le géant ronflait, sur la couche de feuilles sèches, qu'un second personnage encore plus grand que lui poussait la porte à son tour.

« Ça sent la chair fraîche de chrétien, gronda-t-il. - Laisse-moi dormir! » répliqua l'autre.

Le nouveau venu s'allongea, sans plus s'inquiéter, sur le lit et le chevalier Bayard entendit ces mots qu'il prononçait à voix basse : « Je n'ai pas perdu ma journée; j'ai mis la main sur un manteau merveilleux qui a la propriété de rendre invisible la personne qui le détient et de lui permettre de tout voir. » Un instant après il était parti pour le royaume du rêve.

Prudemment le jeune prince restait sous le lit et il n'eut pas tort, car un troisième personnage pénétra bientôt en coup de vent dans la hutte. Celui-là était le plus grand des trois :

« Quelle chance, quelle chance! hurlait-il tout essoufflé; voilà une épée que j'ai dérobée et qui n'a pas son égale au monde. D'un coup elle abat cinq cents têtes.

- La paix! s'exclamèrent les deux premiers. Tu nous parleras de cela demain. Nous avons envie de dormir, nous autres. »

Les trois hommes dormirent si profondément qu'ils ne se doutèrent pas que quelqu'un sortait de la cabane, un quart d'heure plus tard, emportant avec lui bottes, sabre et manteau. Au lever de l'aube le chevalier Bayard était loin et il ne fallait pas songer à le rattraper, car d'une seule enjambée il gagnait cent lieues.

Il avait à traverser une lande immense, celle des MenéieuGad, qui s'étendait sur une longueur de mille lieues et dans laquelle on ne remarquait aucun être vivant.

Une misérable chaumière s'élevait cependant au milieu, si basse que le toit semblait raser le sol et qu'on avait peine à la distinguer. Pressé par la faim, il y entra.

Une seule personne s'y trouvait, une femme courbée par l'âge, au visage sillonné de rides et orné d'une barbe qui descendait jusqu'à la ceinture. Elle préparait une bassinée de bouillie d'avoine.

«Bonjour, Mam goh (grand-mère), fit-il, voilà huit jours que je n'ai mangé. Je vous demanderais volontiers de goûter à cette bouillie au fumet si appétissant.

- Mange, mon filleul, et rassasie-toi, répliqua la vieille. J'ai toujours pitié des malheureux. Mais parle : où vas-tu donc de ce pas, à travers ce pays perdu?

- Où je vais? reprit-il. Je serais très embarrassé pour le dire. Je cherche la demeure de la princesse aux cheveux d'or entre la mer noire et la mer bleue et Dieu sait où elle se trouve. En avez-vous ouï quelque chose, grand-mère? »

La bonne fée secoua la tête : « J'ai deux cents ans sonnés et voilà la première fois que j'entends prononcer ce nom. Mais il me reste une sœur qui est de trois cents ans plus âgée que moi et qui habite à quelques mille lieues d'ici dans la lande des Millebroches. Afin d'être mieux accueilli, présente-toi à elle comme mon fils. Elle te renseignera peut-être. Je t'en préviens néanmoins, méfie-toi de ses gars : ils ont l'humeur méchante. »

Le lendemain, il était chez l'autre vieille. Il la trouva occupée à préparer le repas des siens. Deux bœufs entiers rôtaient dans le foyer.

« Bonjour, ma tante, s'écria-t-il joyeusement, je vous apporte des nouvelles de votre sœur.

- De ma sœur ! s'exclama la femme, personne ne m'en a dit mot depuis plus d'un siècle. Puisque tu es son enfant, sois le bienvenu sous mon toit. »

Le chevalier Bayard mangea et but à plaisir, et comme il était fatigué il alla se reposer. Le fond d'une armoire lui servait de lit. Il commençait à sommeiller, quand un bruit formidable le redressa sur son séant. Janvier, l'aîné des fils de la bonne femme rentrait. C'était un homme immense qui avait bien vingt coudées de taille, un ogre.

« Ça sent la chair de chrétien ici! gronda-t-il.

- Oui-da, répartit la mère. Oseras-tu t'en prendre maintenant à ton cousin qui est venu te voir ? '

- Mon cousin! j'en suis heureux. Qu'il dorme en paix! »

À une heure de là, le second fils, Février, arrivait. Les questions et les réponses furent les mêmes. Enfin à minuit, Mars, le troisième des fils, le plus féroce et le plus fort de tous, se présentait en coup de vent et, sans attendre d'explication, se précipitait sur l'armoire, en hurlant : « Il y a un chrétien ici! je veux de la chair fraîche de chrétien ! »

Déjà la porte avait volé en éclat; déjà sa main se saisissait du dormeur. La voix de sa mère l'arrêta : « Insensé! tu ne reconnais donc pas ton sang? Ce jeune homme est ton cousin.

- Vraiment? Que ne me le disais-tu plus tôt? riposta le gourmand, un peu plus je commettais un crime contre la famille. »

À partir de ce moment, il n'y eut pas de meilleurs amis que les trois frères et leur pseudo-cousin. Ils festoyèrent gaiement et l'on causa voyages : « Allons, s'écria Janvier, si tu nous parlais un peu de tes projets. Où comptes-tu diriger tes pas, en sortant d'ici?

- J'ai l'intention, répliqua le chevalier Bayard, de rejoindre la princesse aux cheveux d'or en son château entre la mer noire et la mer bleue. Malheureusement, et c'est là ce qui me contrarie, je n'ai pas idée de quel côté se trouve ce château.

- S'il ne faut que cela pour t'obliger, observa Mars de sa voix rude, il me sera facile de te renseigner. Je suis le roi des oiseaux et l'un de mes sujets doit connaître la direction. »

Il tira un sifflet d'argent et, sur son appel, voici qu'une multitude de volatiles accoururent des quatre points cardinaux, des grands et des petits, des voix harmonieuses et discordantes, des messagers de vie et de mort.

« Que désires-tu, maître? demandèrent-ils.

- Savoir où habite la princesse aux cheveux d'or. » Aucun ne put répondre.

Un oiseau cependant manquait, un vieux geai qui avait dû s'arrêter sans doute à bavarder quelque part. Il arriva un instant après, haletant.

« Excusez mon retard, fit-il, mais j'ai été retenu entre mer noire et mer bleue, par les préparatifs de noces de la princesse aux cheveux d'or qui épouse demain le fils du roi de Turquie. J'ai voulu tout voir.

- Conduis-nous vers cette princesse, ordonna Mars, et toi, cousin, monte sur mes épaules. » Le vent ne souffle pas plus vite. En un clin d'œil, ils eurent traversé le continent et la mer et atterri dans l'île qui servait de séjour à la princesse.

« Je te laisse, cousin, déclara Mars. Bonne chance et adieu. » Vêtu du manteau qui le rendait invisible, le chevalier Bayard entra au palais. Il aperçut sa fiancée qui achevait sa toilette de mariage. Ses neuf suivantes étaient rangées autour d'elle et il y avait des larmes dans ses yeux et il l'entendait soupirer: « Chevalier Bayard, mon chevalier Bayard, que n'êtes-vous là et pourquoi m'avez-vous abandonnée?

- Je ne vous ai pas abandonnée, ma mie, s'écria-t-il, en se découvrant soudain, et la preuve, c'est que me voilà. »

L'apparition d'un ange du ciel n'aurait pas ému davantage la princesse : « Béni soyez-vous, murmura-t-elle, d'avoir entendu l'appel de mon cœur, mais puissions-nous n'avoir pas à regretter votre présence en ces lieux. Le roi de Turquie est si cruel.

- S'il est cruel, je suis fort, affirma le jeune homme. Je ne le crains pas. Qu'il vienne. »

Il vint en effet, le roi de Turquie, et sa colère fut terrible en présence de cet étranger qui prétendait ravir celle qu'il avait choisie pour épouse à son fils. Il fallut combattre; mais l'épée du chevalier Bayard eut tôt fini de décider l'issue. D'un coup elle abattait cinq cents hommes. Au bout d'une heure, il n'y avait plus un seul des soldats turcs debout. Ils avaient tous succombé et leurs princes avec eux.

Le fils du roi de France resta maître du château et du royaume de Turquie. Il épousa la princesse aux cheveux d'or, donna l'une de ses suivantes en mariage à Iznik, puis après avoir vécu en monarque sage, il mourut en chrétien vaillant. Ses sujets ne l'ont pas oublié.